

François KERLOUÉGAN, *Le de excidio Britanniae de Gildas. Les destinées de la culture latine dans l'île de Bretagne au VI^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1987, LXVIII - 603-225 pages.

Gildas, surnommé Sapiens — le Sage ou le Savant — est presque un inconnu pour tous, et son œuvre, le *de excidio Britanniae*, qui évoque les destinées de la Bretagne, c'est-à-dire l'Angleterre, des débuts de notre ère jusqu'au VI^e siècle, n'a pas la réputation d'être une source historique de grande valeur. Pourtant, F. Kerlouégan, armé d'une double compétence de latiniste et de celtisant, s'est attaché à faire parler ce texte et à préciser l'image de son auteur et du milieu où il a vécu.

La première partie du livre est une enquête sur la culture de Gildas. La lecture attentive du *de excidio* permet de se faire une idée des auteurs que Gildas avait fréquentés. Il n'est pas question naturellement de se référer uniquement, vu leur rareté, à des citations explicites. F. Kerlouégan utilise une méthode à la fois fine et diversifiée. La nature de l'ouvrage de Gildas, réflexion sur l'histoire et non histoire proprement dite invite d'abord à y reconnaître l'influence de la théologie de l'histoire d'Orose. D'autre part, certaines expressions, ou même certains mots rares, peuvent être l'indice de la fréquentation de tel ou tel écrivain. Enfin, affinant les pratiques un peu trop raides de la *Quellenforschung* traditionnelle, F. Kerlouégan fait appel à l'analyse d'un certain nombre de lieux communs qui attestent, plus souplement, l'influence possible sur Gildas d'écrivains antérieurs. Le bilan de cette recherche est assez mince : Gildas connaît peu les classiques et il est plus familier de la Bible et des auteurs chrétiens.

Dans une seconde partie, la plus longue du livre, F. Kerlouégan étudie le latin de Gildas. La brièveté du *de excidio* rend possible des dénombrements complets, et nous avons là une analyse des plus minutieuses de la latinité de Gildas. Il s'en dégage l'impression générale que notre auteur se sert d'une langue artificielle qui ne possède aucun des traits d'une langue vulgaire, telle qu'on l'observe, à la même époque, dans d'autres contrées de la Romania. Littérairement, Gildas est proche de la tradition précieuse représentée par Sidoine Apollinaire, Avit et Ennode. Tout semble donc indiquer qu'il écrit un latin d'école qui n'est pas sa langue maternelle. F. Kerlouégan propose, pour qualifier ce latin, l'épithète de « colonial » dans la mesure où il s'agit d'une langue parlée par un milieu qui ne s'appuie pas sur une tradition locale — tout au moins n'en perçoit-on pas la trace — et qui, coupé de la métropole, cherche à en imiter le « beau style » avec un certain décalage chronologique.

Ce que révèle l'analyse de la langue se trouve confirmé, dans la troisième partie du livre, qui traite des rapports de Gildas avec le milieu insulaire du pays de Galles où, semble-t-il, il est impossible de retrouver dans son latin écrit la trace de sa langue maternelle. Aucune des représenta-

tions familières à l'âme celtique ne trouve écho dans son œuvre : l'enfer, par exemple, est chez lui un enfer de feu et non de glace. Bien plus, Gildas combat, au nom de la morale chrétienne, un certain nombre de pratiques plus ou moins condamnables certes, mais courantes dans la société bretonne (l'amour de la guerre, la polygamie, les banquets). Ainsi se dégage l'image d'un Gildas, ascète chrétien et romain de cœur, qui se sent étranger au monde qui l'entoure et vit dans le rêve d'une romanité catholique évanouie, affrontée à des barbares.

Il est permis de penser que Gildas n'est pas un cas unique et qu'il reflète la mentalité d'un milieu social de l'ouest breton. Le livre de F. Kerlouégan remplit donc une triple mission. Il est d'abord l'étude la plus fouillée, la plus technique du *de excidio Britanniae*. Mais il sait aussi aller au-delà de la pure description philologique, pour faire revivre Gildas et le courant de pensée dont il est sans doute l'interprète. Enfin, ce livre est un chapitre — un chapitre de plus de huit cents pages ! — de l'histoire de la culture à la fin de l'Antiquité. Grâce à ce travail, se trouve en partie comblé l'hiatus entre la fin de la présence romaine outre-Manche et la renaissance de la culture dans ces contrées, avec Aldhelm et Bède.

F. Kerlouégan se révèle ici comme un philologue patient, ingénieux et prudent dans les conclusions : les connaisseurs apprécieront son flair de latiniste. Mais il possède aussi le talent de replacer ses analyses minutieuses dans une synthèse plus vaste que nourrit sa connaissance approfondie de l'histoire de la culture avant et après Gildas. On ne peut qu'approuver sa conclusion qui voit dans le *de excidio* une œuvre passéiste quant à son idéologie romaine anti-barbare, et pleine d'avenir par son style. L'ouvrage de F. Kerlouégan est, en fin de compte, une leçon de méthode et d'espoir : il nous prouve que la sagacité peut encore tirer du neuf de textes dont l'école positiviste jugeait l'état désespéré. J'ajouterai, avec une pointe de provocation, que ce livre n'est pas destiné au grand public, mais que des lecteurs qui ne se laisseront pas rebuter par la seconde partie se trouveront bien récompensés. Il serait très regrettable qu'à cause de son appareil philologique, des historiens passent à côté de ce livre qui est l'œuvre d'un philologue et d'un historien.

Marc REYDELLET